

AXEL HÉMERY

Modalités de l'amour

J'attendais alors un enfant de moi-même. Petites dents, gros crâne, doigts de pieds boudinés. Glabre, mou, potelé. Tout l'auto-portrait de soi-même! Une photocopie de mes ovaires, un clone de mon petit ventre bien tendu.

Je venais de m'offrir ma première voiture et d'acquitter mon premier loyer. Mon logeur et mon garagiste étaient amants, cela dit en passant.

Je savais qu'il fallait que je me quitte mais je ne m'imaginais pas que cela me serait aussi dur. Je relisais les philosophes de l'absence, les théologiens de la présence. Renouer avec la lecture avait été l'un des objectifs intermittents de ma vie depuis la communale.

En dépit de mes tentatives désarmantes et légèrement pathétiques, je ne m'aimais plus. Et à quoi bon s'aimer encore quand on ne s'aime plus. Avec beaucoup de volonté, on arrive à se forcer, je l'ai expérimenté. De brèves mais réelles satisfactions de l'amour-propre en résultaient périodiquement. Parfois, devant tant de séduction déployée, je me croyais presque, mais un élan fugitif de sincérité éveillait mes soupçons, me dessiler les yeux, ruinait tous mes efforts.

Chaque fois que je me demandais de sortir avec moi, j'inventais des prétextes pour me défilier, pour m'éviter une confrontation désormais vaine. Sourd à mes refus, insensible à mes rebuffades, j'insistais lourdement, hypothéquant gravement la teneur future de mes relations. La règle d'or que je m'impose avec une volonté de fer est de ne jamais demander de mes nouvelles à mes amis communs. Je me reprochais la solitude à laquelle j'allais inévitablement m'exposer.

J'aurais voulu prendre en exemple mes parents qui s'étaient connus par correspondance. Après s'être présentés devant le

maire, ils avaient décidé de reprendre leurs relations à distance. C'est par la poste qu'il avait envoyé ses canapés de paillettes, qu'elle avait répondu par des ovocytes en gelée et que la clinique Procréas, Pancréas et frères avait mandaté mon éprouvette. Décidément, rester amies avec soi-même n'a pas que des aspects négatifs!

Les rares fois où je répondais favorablement à mon invitation, mes baisers étaient froids et je ne me donnais pas de plaisir. L'amour réfléchi, même transitif, ne donne qu'une satisfaction solitaire. Je n'étais pas dans ce que je donnais et ne savais plus recevoir. Je ne consentais à me concéder qu'avec condescendance.

Toutefois, je ne m'imaginais encore avec personne d'autre que moi. Ma part d'altérité atavique me dégoûtait profondément. Mon enfer, c'étaient mes autres! J'étais un égosexuel excentrique.

Je m'avais dans la peau. Je m'étais tatouée mes pensées non exprimables. Je me faisais tourner la tête. Je subissais ma fascination. J'étais gaga devant moi. J'étais ma meilleure moitié. J'étais ma rengaine sentimentale. Sans moi, je n'étais rien.

Je rêvais de mon odeur, veillais mon sommeil, vivais de mon souvenir. J'étais ma muse, mon rhapsode, mon aède. Mon imprésario, mon coach, mon gigolo. Mon rongeur, mon batracien, mon ovovivipare. Mon radical, mon démocrate, mon travailliste.

C'est à ce stade de mon histoire que je reçus le choc de ma trahison: je m'étais quittée pour moi, ma plus grande rivale, mon unique égale. Elle avait le charisme qu'elle m'avait dérobé à force de s'en imprégner. La doublure de son manteau m'était restée dans les mains.

J'aurais tout accepté de moi, mais jamais que je m'abandonne pour aller vers moi. Mon subconscient miaulait à mes oreilles que j'aurais tout refusé sauf moi. J'en étais presque flattée. Ne pas me quitter pour n'importe qui était le minimum que je me devais. Je me le valais bien.

Le fait que je me sois choisie, après m'être quittée sans retour, me renvoyait l'image de celle qui n'avait pas su garder celui qu'elle aimait. Et pourtant, qu'aurais-je pu faire de plus?

Bref, ma situation m'apparaissait compliquée, emberlificotée, invivable. Tragique, pathétique, pathologique. Analogique, digitale, numérique.

En me regardant dans le miroir, je pensais à ma solitude tandis que, là-bas, à n'en point douter car c'est dans l'ordre des choses, je m'ébrouais avec délice dans un nouvel amour. Je n'avais vraiment pas le temps de penser à moi, pauvre malheureuse, de l'autre côté du miroir. Mon égoïsme était mon bonheur.

Je m'aimais avec la sauvagerie des premières étreintes et me redécouvrais jusqu'au vertige. Je hurlais à la meute avec les lunes. J'avais baissé la garde, ôté le masque, cerclé de lunettes de fer mes yeux de velours.

Ici, je me confisais dans l'aigreur, là-bas, je me consumais dans de lentes flammes. Hier, j'étais à l'heure d'hiver, aujourd'hui j'avais rendez-vous à l'hôtel Méridien. Ma schizophrénie se partageait entre une dépression hédoniste et une manie d'autoflagellation. J'étais équilibrée comme un portefaix à deux fardeaux.

Il s'était enfin déclaré. Il rougissait à l'écho de son aveu. Il se pâmait encore le silence venu.

Il était si plein de prévenances avec lui-même. C'était un homme d'autrefois. Un gentleman, un honnête homme, un encyclopédiste, un saint laïque. Un vélocipédiste, un badmintonien, un échassier.

Il se portait dans ses bras jusqu'à l'alcôve, se déshabillait tendrement, lui et soi-même, avant de se marteler comme un jeune pic-vert mal dégrossi. Il s'étonnait par des ejaculations oratoires du plaisir inouï éprouvé. En amont de chaque nouvelle exploration, il se demandait avec la plus exquise courtoisie s'il pouvait se permettre de ... et, ici, un peu plus haut, vous êtes sûr, merci, j'en ai toujours rêvé, quel bonheur parfait, je me seconde dans mes désirs, je n'ai plus de mots, ça monte, ça reflue. En dépit des cloisons en papier de riz, dont il ne pouvait ignorer la minceur, il n'était pas discret, songeait son logeur, opinait son garagiste. Longtemps, il remercia son sexe exténué en des effusions dégoulinantes.

C'était comme s'il s'était enfin reconnu après être passé si longtemps à côté de lui-même. Le sens de l'orientation n'avait jamais été son fort. Petit, il s'était perdu après avoir semé ses parents, ses grands-parents et la servitude. Il avait fallu envoyer l'armée pour récupérer la compagnie de gendarmerie qui était partie à sa recherche.

Le logeur et le garagiste pensaient qu'il se passait de drôles de choses dans leur maison, dans leur voiture. Contrairement aux expériences de leurs pensionnaires, clients et avatars de pensionnaires et de clients, le logeur et le garagiste formaient un couple qui ne faisait qu'un. Ils fusionnaient, foulaient d'une même semelle le terreau des passions. Ils rejetaient ce qui sépare, craignaient l'individualisme forcené des solitudes. Ils avaient le plus grand mal à se quitter momentanément tous les jours, qui pour resserrer les bielles, qui pour rédiger des quittances. Harassés de bonheur, le soir venu, le logeur se chargeait par capillarité de cambouis et le garagiste reconstituait son équilibre à la vue de son foyer fiscal. Leur univers était une défense contre les mondes de leurs locataires, contre les microcosmes de leurs clients. Peut-on jamais comprendre une danseuse du ventre qui a des problèmes de plaquettes, un bûcheron dont l'embrayage patine, un ingénieur ergonomique dont la douche fuit, un organisateur de banquets sans garantie parentale? Le logeur et le garagiste n'essayaient même pas. Ils aimaient bien, toutefois, observer les insectes qui faisaient office de clients ou de locataires. Sur le canapé, nuque dessus, épaule dessous, ils commentaient les amours, les trahisons, les retrouvailles, les folies d'un soir de leurs sujets. Le temps passait.

Je me délivrai sans heurt de l'enfant que je m'étais concédée. Sa naissance marqua pour elle, pour moi la première, la naissance du monde. L'autoportrait de soi-même était pourtant un peu moins parfait que prévu. On pouvait remarquer ici et là des soupçons de différence. Il y avait dans cette nouvelle version un je ne sais quoi d'indéterminé, de presque flou. À vrai dire, elle, je, ne pouvions nous raccrocher à aucune référence. Nous n'avions pas de point de comparaison. Moi fit de cette extension

de soi, de cette empreinte de ma matrice, ma prunelle de ses yeux.

J'atteignis puis dépassai ma trentième année, non sans avoir embouti ma huitième voiture contre un platane, fils du pollen et du vent, qui abritait un sanctuaire de chenilles protégées. Quadragénaire, je m'achetai mon troisième hôtel rue de la Pompe après être passée neuf cent fois par la case départ. Durant toutes ces années, je m'étais peu à peu raccommodée avec elle-moi. J'avais affiné ma connaissance de soi, sa connaissance de moi, et étais parvenue à un constat d'autosuffisance. Les velléités de me quitter revenaient à intervalles réguliers et repartaient sans laisser de trace durable.

De mon côté, j'étais tombée dans une noire dépression. Au milieu des plaisirs sans fin, des coïts ininterrompus, je ressentais le poids de sa solitude, de ma trahison, de mes découvertes, de ses ressassements. Au plus aigu de la sensation, avant que la pente ne dégringolât jusqu'à un nouveau sommet puis n'escaladât jusqu'à un abîme inédit, j'ouvrais les yeux et me voyais de l'autre côté du miroir, sur l'autre versant de la roue des plaisirs.

Sur la rive lointaine, je me faisais signe sans aucun espoir de me faire remarquer et, insensiblement, je marquais des points dans la tête de ma rivale heureuse.

Progressivement, l'excès de jouissance me rendit exigeante, puis insensible. Je me fis plus rare auprès de mes meilleures humeurs. Je négligeais mes caprices et n'écoutais plus le chœur de mes obsessions. Je galvadais mes idiosyncrasies et délocalisais mes centres d'intérêt à ma périphérie. Je me recentrais sur mon autre moi.

Notre rencontre se déroula de manière très naturelle. J'étais arrivée en avance. Moi aussi. Je m'assis à la table où j'arrivai comme par un fait exprès au même moment. Je dis au serveur d'attendre que je sois installée pour prendre ma commande. Je donnai plus ou moins la même consigne. Nous attendîmes que l'heure déterminée sonnât pour entrer activement dans ce rendez-vous.

Je me snobai quelque peu. Je le comprenais parfaitement, je l'avais bien mérité! Je me battais froid. Je n'alimentai pas la

conversation ou, du moins, je ne la relançai pas après quelques banalités énoncées sans enthousiasme par moi ou par moi. Je me regardai du coin de l'œil, me laissant guider par les inflexions retrouvées de ma voix, par les effluves de mes parfums préférés ressuscités en palimpsestes volatiles.

Les premiers sourires affleurèrent sur nos joues quand nous nous mîmes chacune, par jeu, à raconter la vie de l'autre, non sans beaucoup d'exagérations et d'invraisemblances. J'aurais eu à ma disposition exclusive un cheptel d'amants à élytres, antennes, cornes et huppes. Il paraît que j'aurais passé cinq cent jours sans voir une autre personne que moi. On dit que je fêteraï tous mes anniversaires en réunissant tous les bébés, devenus adultes, nés le même jour que moi dans la clinique de notre ville. Il se murmure que j'ai composé tous les jours sous la douche les tubes de l'été et qu'un admirateur les a enregistrés à mon insu pour m'écouter en volutes.

Soudain, avec une soudaineté effrayante et concertée, nous nous dûmes: « Jouons carte sur table! déballons tout! exprimons nous! ne laissons nul non-dit nourrir notre animosité! » Je pris alors la parole avant elle-je. Je lui dis que je l'avais toujours trouvée laide, une laideur insoutenable et pestilentielle, mais que la capacité de la femme à supporter la laideur était ce qui la rendait si humaine. Je me lui entendis me lui répondre que j'avais toujours été une molle génisse prétentieuse aux seins tombants qui sentaient le lait d'orgeat trafiqué. Je rétorquai que son attitude face à la religion était d'une tartuffe comme d'ailleurs face à la politique, la société, les sentiments, la charité, l'amitié. Elle me reprocha alors mon grasseyement mouillé et catarrheux comme la poulie d'un puits de mine, je n'avais jamais été capable de prononcer les *e* muets. Je l'attaquai ensuite sur sa gestion de l'argent, mains percées, mais cordes du crapaud serrées, interdite de chéquier, mais démanagée de la puce.

Ce bref échange passé, nous dûmes nous résoudre à nous avouer qu'il ne nous restait plus que des vétilles à nous reprocher que nous remîmes à un prochain entretien.

Je lui demandai alors, un silence gênant s'étant instauré, des nouvelles de notre logeur. « Il est veuf », me répondit-elle d'une voix neutre. Pour prolonger la conversation plus que par véritable

intérêt, je l'interrogeai sur la date où s'étaient produites les circonstances ayant entraîné son veuvage. J'appris ainsi que, selon le calendrier cryptoglyptique, on pouvait faire démarrer cette ère il y a trois semaines de cela. J'avoue que j'en serais restée là, ne trouvant aucun sujet me permettant de reprendre la chaîne et la trame de cet ouvrage délicatement féminin qu'était notre conversation. À mon grand étonnement, elle-je réussit à rebondir, trouvant un enchaînement brillant à notre échange précédent: « As-tu eu des nouvelles de notre garagiste? – Il est veuf », lui répondis-je d'une voix neutre. Par véritable intérêt plus que pour prolonger la conversation, je l'interrogeai sur le jour choisi par le destin pour le faire basculer dans ce nouveau statut. « C'était il y a trois semaines exactement, le jour de la Saint-Valentin. » Nous nous mîmes à parler en même temps comme si nous lisions le même texte, à la manière de deux chœurs antiques:

C'était la Saint-Valentin et, pour le logeur et le garagiste, c'était une fête très spéciale. Ce jour-là, les médias, les grands magasins, l'opinion publique, les instituts de sondage, les locataires et les automobilistes leur disaient tous que c'était leur jour. Tous les ans, le rideau du garage restait baissé et les quittances attendaient. Le garagiste et le logeur s'offraient des fleurs, déglutissaient un bon repas et faisaient le bilan de l'année écoulée en prenant de bonnes résolutions. Leur situation commerciale était florissante, leur bulletin de santé hautement satisfaisant et ils s'aimaient comme au dernier jour.

Exceptionnellement, ce jour-là, le logeur et le garagiste n'étaient pas seuls pour fêter cet événement. Un officier de l'état-civil s'était déplacé, muni d'un lourd registre. Avec le ridicule accent d'une province lointaine, il leur lut des extraits particulièrement ennuyeux du code du veuvage. L'heure de la formule rituelle et de l'échange des couronnes était venue: « Attendu que la vie est unique et merveilleuse, que l'amour est ce qui donne des ailes, que le plaisir est le propre de l'homme, que vous vous aimez devant vous et devant les hommes, monsieur le logeur, voulez-vous devenir le veuf de monsieur le garagiste? – Je le veux, prononça-t-il de la même voix publicitaire que les vendeurs d'eau minérale de source. – Monsieur le garagiste, voulez-vous devenir le veuf de

monsieur le logeur? – Je le veux», entonna-t-il de la même voix lyrique que les commentateurs des ascensions de col avec braquet élevé.

La lecture croisée des testaments permit de confirmer que le garagiste laissait son garage à son veuf et le logeur ses appartements au sien. Abandonnons toutefois un instant cette cérémonie interminable et reprenons contact avec un homme que nous avons perdu de vue depuis trop longtemps, notre gentilhomme, notre homme d'autrefois. «Avoue que tu l'as aimé!, dis-je. – J'avoue que je l'ai désiré et qu'il ne m'a pas vue», dit elle-je. Insensiblement, nous avons abandonné notre chœur pour redevenir deux entités. Je lui demandai alors ce qu'il était devenu.

Elle me répondit alors par un monologue distancié qui vint interposer sa longueur entre notre dialogue et notre récit commun de la cérémonie de veuvage: «Ce que je vais te raconter n'est qu'un témoignage crédule et de seconde main. Je n'y attache qu'une confiance mesurée en même temps qu'une importance extrême. Mes informateurs me communiquent que l'unité retrouvée, la plénitude harmonieuse, l'intégrité du Tout de notre objet se serait peu à peu fractionnée, scindée, désagrégée. Au début, ce n'auraient été que des alertes imperceptibles, un poignet qui s'absente, une narine soudain prise de palmatrice, un nombril tuméfié après la projection d'un reportage sur l'accouchement sans douleurs au journal de vingt heures. Aux maux du corps auraient succédé ceux de l'âme. Comme si cela ne suffisait pas, son sens de l'orientation, du moins selon la majorité qualifiée des filateurs, se serait détérioré de manière drastique. Les témoins qui ne relaient pas cette information sont ceux qui l'ont connu jeune homme et qui n'avaient jamais cru à la phase précédente de réunification de ses personnalités.

«Pour résumer une histoire qui ne serait que trop triste et longue si elle était narrée dans son intégralité, il passait à côté de lui-même sans se reconnaître. Dans les cas les plus sévères, les plus lucides aussi, il faisait un détour pour s'éviter. Il s'était acheté un chien pour ne pas, muni de sa laisse, se ressembler. Sa mâle assurance s'était fissurée et désormais, lorsqu'il osait encore se lancer dans des acrobaties, sa maladresse gâchait tout.

Il se portait jusqu'à l'alcôve, haletant de bonheur et se prenait dans ses pieds à l'arrivée de la terre promise, se fracassant le nez sur le menton, au pied de son attente, si loin de son but. Il restait toujours au seuil de sa passion. Il en avait perdu ses bonnes manières et incarnait désormais l'homme de notre presque-temps, loser, has been, baby boomer. Ergonome, thérapeute, agent commercial auprès des cellules d'écoute post-traumatiques.

« À la recherche de son unité, il consulte myriade de spécialistes non conventionnés, se traîne de cabinets en salles de soins, regarde de temps en temps sans appétence les vestiges de sa splendeur passée.

« La dernière fois que je l'ai vu, que moi aussi je l'ai entrevu, ajoutai-je, c'était à la cérémonie de veuvage du garagiste et du logeur. Il avait l'air de s'ennuyer et de ne pas comprendre ce qui se passait. Néanmoins, à l'issue de la cérémonie, c'est lui qui est parti encadré par les deux nouveaux veufs. C'était comme s'ils traînaient un poids mort, mais, en même temps, il rayonnait sur les deux veufs défaits avec une autorité inouïe. À son épaule gauche, le garagiste veuf, dont il porte le deuil avec désinvolture, dont il accompagne le travail du temps avec un oubli consommé. Sur son omoplate droite, le logeur veuf, dont il soutient les pas avec compassion, dont il adoucit l'épreuve par-delà les jours, par-delà les nuits. Au creux de son bras gauche, le garagiste veuf, dont il repeuple la solitude, auquel il réapprend les gestes de survie, d'existence, d'accoutumance. Au revers de son coude droit, le logeur veuf, dont il sépare les particules de poussière de la cendre de l'ivraie, qu'il veille, salue, entretient, commémore, néglige, abandonne...

« Avons-nous une chance? m'interrompit-elle-je.

– Une chance pour quoi?

– Pour l'amour entre moi qui n'aime que moi et un peu l'ombre que tu me portes et toi qui n'aimes que les autres capables de t'aimer suffisamment et un peu le tain de mon miroir.

La réponse qu'elles se firent fut couverte par la chute du plateau du serveur, par le lancement d'un juke-box, par l'entrée

bruyante de collégiens, par le passage du métro aérien, par la livraison de tonneaux de bière, par le prêche enflammé de la télévision, par la lourde tombée de la nuit.

Elles se perdirent dans la foule et personne ne vit qui était restée seule.

Axel Hémerly